

SAINT GÉRARD, ÉVÊQUE DE MÂCON, FONDATEUR DE BROU

(958)

Fêté le 29 mai

Saint Gérard,¹ vingt-cinquième évêque de Maçon, était originaire de Belgique. Il succéda à Gonthard sur le siège épiscopal de Mâcon, vers l'an 896.

Saint Gérard, sous la mitre, brillait tellement par sa science et ses vertus, qu'il était l'arbitre et la lumière du clergé tant séculier que régulier. IL assista, en 915, au concile tenu à Chalon-sur-Saône, où les prélats qui le composaient s'occupèrent de beaucoup de choses concernant le bien spirituel et temporel des églises de leur province; mais le but principal de leur réunion, disent presque tous les historiens de Bourgogne, était de forcer, par voie d'excommunication, Raculfe, comte de Maçon, à restituer les biens de l'église de Saint-Vincent, dont il s'était emparé par violence en abusant de la trop grande bonté du saint évêque. Raculfe ne crut pas devoir attendre la sentence; il rendit les terres qu'il s'était appropriées. Gérard ne fut pas aussi heureux avec Hugues II, sire de Bâgé. Ce seigneur avait usurpé sur l'église de Mâcon plusieurs possessions, entre autres le bourg de Saint-Laurent sur la gauche de la Saône. L'évêque fit marcher des troupes pour reprendre ses biens, mais Hugues les repoussa, et ne laissa à Gérard que la ville de Maçon. Dieu, ce semble, ménagea cette défaite à son véritable serviteur, pour faire briller davantage sa résignation et son désintéressement; il ne se plaignit jamais de ces violences, et s'il essaya de les repousser, l'intérêt de l'Eglise fut le seul mobile de ses démarches. Les contrariétés que ce saint évêque éprouva en faisant le bien, et le désir qu'il avait de vivre dans la solitude, le dégoûtèrent du monde et lui firent prendre la résolution de quitter son évêché, pour se retirer dans la solitude de Brou en Bresse, à six lieues de Mâcon.

Quelques mots sur cette localité, devenue si célèbre par la résidence de saint Gérard et par le beau monument que Marguerite d'Autriche y fit élever plus tard, ne peuvent paraître ici déplacés. Les documents les plus anciens sur Brou n'en commencent l'histoire qu'en 927. Nous les devons à Fustaillier et à Bugnion qui rapportent que cette même année, Gérard, vingt-cinquième évêque de Maçon, abdiqua son siège pour ne plus s'occuper de la terre, et qu'il se retira dans la solitude de Brou, où il fit vœu de passer le reste de sa vie. Voici le texte qu'on trouve dans la chronique de Fustaillier : «Gérard se retira dans la forêt de Brou, près de la ville de Tanus ou Tanum, dont le nom est aujourd'hui Bourg, etc.» Une dissertation de M. Thomas Riboud sur les monuments anciens et modernes de Brou, prouve que cette forêt avait crû sur les ruines d'une agglomération considérable de maisons qu'il soupçonne avoir été détruites par les Bourguignons, qui s'emparèrent des provinces de l'est de la France et les saccagèrent vers le commencement du 5^e siècle, ou peut-être cinquante ans plus tard, quand le féroce Attila fit irruption dans les Gaules. Des médailles, des ouvrages de cuivre, de bronze et de fer, des ustensiles, des statues, des fragments de poterie, des vases, des urnes, des lampes, des lacrymatoires, des clefs métalliques, des anneaux et autres bijoux, une couche compacte de cendres, un lit épais et continu de débris de tuiles romaines qui la surmonte, et une foule d'objets curieux, mêlés quelquefois à des ossements humains; tels sont les monuments qu'on a découverts en fouillant le sol de Brou et de ses environs, et qui prouvent mieux que ne le feraient des volumes de titres, que ce lieu était le siège d'une réunion considérable d'habitations, peut-être de l'ancienne ville de *Tanus* ou *Tanum*. Saint Gérard ignorait sans doute qu'avant d'être couronné de chênes majestueux, témoins de ses méditations et de son sacrifice, ce lieu avait été jadis occupé par des habitations réunies, et que des hommes en société y avaient existé et disparu. Sa présence, en faisant revivre la religion dans ce désert, lui eut bientôt rendu une partie de son ancienne splendeur. L'œuvre du christianisme est de répandre la vie partout où il établit son empire. L'éclat que jetaient les vertus de saint Gérard dans le désert de Brou, attira autour de lui un si grand nombre de compagnons, qu'il fut obligé d'y construire une église et un monastère, où il vécut dans la pratique de toutes les vertus, et où, selon Fustaillier et quelques autres écrivains, il mourut en 958 en odeur de grande sainteté.

On a longtemps disputé et l'on dispute encore sur le lieu de la sépulture de saint Gérard; mais d'après les nombreux historiens et les divers martyrologes, notamment celui de

¹ Gérault, Gérald, Giral, Girard

Hugues Ménard, que nous avons consulté, il paraît constant que son corps reposa plusieurs années dans le monastère de Brou, mais qu'il fut ensuite transporté dans l'église des religieux de Saint-Pierre de Maçon. On ignore la cause et la date de cette translation. En 1560, dit l'abbé Agu dans son *Histoire des dernières révolutions de Maçon*, les protestants tirèrent du tombeau où elles reposaient, les reliques de saint Gérard, et les jetèrent dans un puits, mêlées à des ossements d'animaux. Dans la suite, on éleva sur ce local une croix de pierre qu'on appelait la croix de saint Gérard, et qui fut abattue par les révolutionnaires en novembre 1793.

La mort du saint évêque ne fit qu'ajouter à la célébrité qu'avaient déjà donnée ses vertus au monastère de Brou. La foule des peuples s'y rendaient en dévotion; on venait de fort loin invoquer son pouvoir dans le ciel, et les vœux des intercesseurs souvent exaucés firent aller en croissant la réputation du saint fondateur. Sa mémoire était encore vivante en ces lieux, quand Marguerite de Bourbon trembla pour la vie du duc Philippe, son époux. Rappelons les faits; ils sont intéressants. En 1480, Philippe II, prince de Savoie, qui, comme ses prédécesseurs, venait souvent habiter le château de Pont-d'Ain, dont la situation pittoresque et salubre sur les bords de l'Ain rendait ce séjour agréable, fit une chute de cheval étant à la chasse près de Lagnieu, et se cassa un bras. Cet accident eut des suites dangereuses; Marguerite de Bourbon, son épouse, vivement alarmée et craignant pour les jours du duc, fit le vœu solennel de construire à Brou une église et un monastère sur l'emplacement de celui de Saint-Gérard, si le prince lui était rendu. Le ciel lui fut propice, mais la mort de cette princesse, arrivée en 1483, ne lui permit pas de remplir son engagement. Philippe se chargea d'exécuter le vœu que cette épouse si chère avait fait pour obtenir sa guérison; il allait mettre la main à l'œuvre, quand il mourut à Chambéry, le 7 novembre 1497. Avant de rendre le dernier soupir, il recommanda instamment à Philibert II, son fils et son successeur, de le suppléer dans ce pieux devoir. Philibert, surnommé le Beau, fut marié à Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien. Aux charmes de la beauté, cette princesse joignait celui d'un caractère noble et doux, d'un cœur tendre et pieux, d'un esprit vif et aimable. La mort, qui, dès le berceau de Marguerite, s'était attachée à détruire les objets de ses affections, la cruelle mort ne tarda pas à rompre les liens d'une union si parfaite. Philibert, chassant dans l'endroit même où son père s'était cassé un bras, s'arrêta, ayant chaud, aux bords d'une fontaine, près du village de Saint-Vulbas; une pleurésie le saisit, et peu de jours après il mourut à Pont-d'Ain, le 10 septembre 1504, âgé seulement de vingt-quatre ans. Rien, sur la terre, ne fut capable de consoler Marguerite; elle dirigea vers le ciel ses tristes regards, et, fidèle à son grand caractère, elle n'eut plus que deux pensées : secourir les malheureux et mettre à exécution le vœu de Marguerite, sa belle-mère. Elle appelle à Brou les artistes les plus célèbres de France, d'Italie, de Flandre et d'Allemagne. La première pierre est posée le 2 janvier 1507. Dès lors le pinceau anime le verre, la hache façonne le bois, le ciseau fait respirer le marbre, le marteau plie le fer en mille ornements, le moule donne des formes à l'argile, la stéréotomie régularise le roc brut; et en moins de trente ans, au sein d'une fertile et riante contrée, s'élève un des temples les plus riches en détails d'architecture qui existent en France. Marguerite le mit sous le vocable de saint Nicolas Tolentin, auquel elle avait une dévotion particulière.²

Un couvent vaste et commode fut construit sur celui de Saint-Gérard, dont on aperçoit encore des vestiges dans le couloir qui existe entre le séminaire actuel et l'église. Marguerite y établit des religieux qu'elle fit venir de Lombardie. Ils furent remplacés par les Augustins déchausés de France en 1659. L'œuvre de Marguerite d'Autriche, à peine achevée, courut les plus grands dangers lorsque les troupes de François I^{er}, roi de France, s'emparèrent de la Bresse et du Begey en 1535. Le duc Emmanuel Philibert, cherchant à recouvrer la Bresse, y envoya une armée, en 1557, sous les ordres de Polvilliers, qui mit le siège devant Bourg. L'église de Brou eut beaucoup à souffrir; une partie du couvent fut incendiée, et les dommages ne furent complètement réparés que bien des années après.

Lorsque Henri IV fit, en 1600, la seconde conquête de la Bresse sur le duc de Savoie, les opérations et les mouvements de l'armée du maréchal de Biron, le long siège de la citadelle de Bourg, causèrent de grands dégâts aux bâtiments de Brou.

² D'après le vœu primitif fait par Marguerite de Bourbon, l'église et le monastère devaient être de l'Ordre de Saint-Benoît. Marguerite d'Autriche, qui avait une confiance spéciale en saint Nicolas de Tolentin, fit motifier le vœu de sa belle-mère par le Pape, qui lui permit d'appeler des Augustins dans le ont conservé pour le patron de Brou une partie de la dévotion de leur ancienne souveraine. Voir la vie de saint Nicolas de Tolentin, on plutôt de Tolentino, au 10 septembre.

L'époque de la révolution, particulièrement fatale au clergé dont les biens furent déclarés propriété de l'Etat, aurait été probablement celle de la décadence et de la ruine de Brou, si l'administration du département n'avait réussi à faire comprendre cet édifice dans la classe des monuments nationaux à conserver aux frais de l'Etat. Cette sauvegarde n'empêcha pas néanmoins des déprédations et des enlèvements irréparables. L'église courut surtout un vrai danger lorsque l'effervescence révolutionnaire se dirigea contre les armoiries et symboles héraldiques : une troupe de Vandales s'y porta; heureusement l'administration avait fait fermer les portes. Les assaillants, ne pouvant pénétrer l'intérieur, déchargèrent leur fureur brutale sur les ornements qui décoraient le frontispice. Une autre crise succéda à celle-là; mais ce qui devait opérer la ruine de ce monument, fut précisément ce qui le sauva : on forma à Bourg un corps d'armée, sous le nom d'armée des Alpes; faute d'emplacement suffisant pour retirer les fourrages nécessaires à la cavalerie, l'église de Brou fut envahie pour cet usage. La nef et les collatéraux furent encombrés jusqu'à la voûte; ainsi les mausolées et tous les objets précieux, défendus par des masses impénétrables, furent à l'abri de toute atteinte.

L'invasion des troupes étrangères, en 1814 et 1815, fit craindre pour l'église et ses monuments, mais il est juste de dire que les corps autrichiens qui ont occupé Bourg n'ont témoigné que de l'admiration pour en chef-d'œuvre dû à la magnificence d'une princesse de leur nation.

Quant au monastère, il a subi bien des phases depuis 1792 jusqu'à l'époque actuelle. D'abord, sous prétexte que le décret qui déclarait Brou monument national, ne nommait que l'église, les agents du fisc firent des tentatives répétées pour vendre les bâtiments du couvent. Les efforts des administrateurs de Bourg empêchèrent qu'ils pussent jamais réussir dans leur projet, et cette maison, sous l'empire et sous la restauration, fut alternativement une caserne de cavalerie, un dépôt de mendicité, un hospice d'aliénés mais enfin l'évêché de Belley ayant été rétabli par le concordat de 1817, et Brou se trouvant dans la nouvelle circonscription de cet antique siège, le conseil général du département de l'Ain, dans sa session du 6 juin 1823, céda les bâtiments et l'église de Brou à Mgr Devie, évêque de Belley, pour y établir son grand séminaire, qui y fut installé le 11 novembre de la même année. Mgr Devie s'empressa de mettre sous le vocable de saint Gérard la chapelle qu'il se fit préparer dans les appartements de Marguerite d'Autriche qui sont joints au séminaire, et qui servent de palais aux évêques de Belley pendant leur séjour en Bresse. Le zélé prélat établit la fête de saint Gérard dans son diocèse, et l'on voit son office indiqué dans le calendrier inséré au troisième volume du Rituel de Belley, imprimé en 1830.

Dans : Les Petits Bollandistes : *Vies des saints*, tome 6